



LES MODES PARISIENNES

*Modes de M^{me} L. Saborde, r. Richelieu 77. Lingerie de M^{me} Colas, rue
 Vivienne 47. — Châle de dentelle de laine des magasins des fab^{riques} Françaises et Belges
 rue Vivienne au coin du boulevard. — Corssets de M^{me} Dumoulin, r. basse du rempart 44.*



LES MODES PARISIENNES.

AVIS. — Par suite de la nouvelle loi sur le timbre, nous ne pourrions servir les abonnements pris dans l'intervalle d'un départ à un autre qu'avec le départ général du samedi.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — LE SACRAMENTO IRLANDAIS (2^e et dernière partie), par ALPHONSE DE CALONNE. — OGLOU LE PIRATE (1^{re} partie), par LÉON GOZLAN. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Nous sommes en vacances; c'est la nouveauté qu'on nous ramène toujours, un petit bonheur à époque fixe pour les écoliers et pour ceux qui ne le sont plus depuis longtemps.

À août est le mois des plaisirs champêtres; l'écolier a rêvé pendant six mois à l'emploi qu'il ferait de ses vacances; il est dans ce rêve tour à tour canotier, pêcheur et chasseur; le moment arrive, il est venu: ce n'est plus le rêve, c'est la réalité!

Tous les oiseaux s'envolent, la cage est ouverte!

Il est encore question de modes au milieu de cette émigration générale. C'est qu'en effet il faut des robes, des chapeaux du genre dit *utile*, ce qui ne doit pas empêcher l'agréable.

Chez madame Célestine Quillet nous avons trouvé quelques robes nouvelles en *armure*, étoffe laine et soie gris mélangé, violet mélangé, vert mélangé. Ces robes, solides, utiles et agréables, sont à disposition, c'est-à-dire que, sur les deux lés du devant, il y a trois rayures de couleur, bleu ou vert sur gris. Lorsque les deux lés du devant sont rapprochés, cela forme un très-joli devant de jupon de six rayures qui figurent assez bien des rubans satinés. Les corsages de ces redingotes sont justes, fermés et à basques. Il y a des rayures sur le devant du corsage et le bord des manches. Pour les basques, on est obligé d'y rapporter les rayures.

On portera décidément beaucoup de robes à corsage à basques, ou plutôt corsage-veste; comme robes simples, en étoffes de laine, armure, valencias, mérinos, popeline et drap léger.

Pour les jeunes filles, on fait quelques-unes de ces robes à corsage à basques garnies autour de la basque et le bord des manches de dents retournées, comme on fait au bas des jupons de percale.

Les manches sont toutes, sans exception, ouvertes avec sous-manches ouvertes ou fermées. Il y a aussi les toilettes pour les soirées dansantes à la campagne, qui se composent, pour les jeunes personnes, de robes de mousseline blanche

garnies de volants ourlés à très-petits ourlets; — de robes de taffetas uni avec berthe à châle en pareil, laquelle se remplace à volonté, pour rendre le costume plus simple, par un canezou-pardessus à manches demi-longues ouvertes;

— De robes de barège de soie à carreaux écossois à corsage décolleté froncé, qui peuvent aussi recevoir une berthe ou un canezou.

Quant à la toilette plus élégante des femmes, elle se compose de robes de taffetas uni ou chiné ornées de volants découpés; — de robes de grenadine de soie ornées de volants ourlés ou bordés de petits lacets de nuance vive assortis à l'une des couleurs de l'étoffe. Les robes de taffetas sont très-jolies avec berthe-châle moitié volants de taffetas découpés, moitié volants de dentelle. L'échelle du devant de corsage est rempli de petits volants, un de dentelle, un de taffetas alternativement.

On a fait, pendant le courant de l'été, beaucoup de robes de mousseline de coton à volants à disposition ou simplement à volants ourlés. Les dessins bouquets ou guirlandes perses, ou les fonds roses à dessins blancs, ont été et sont encore fort en faveur.

Les taffetas chinés ne passent pas de mode; nous en voyons en robes élégantes et en redingotes. Dans ce dernier genre, nous citerons : une redingote de taffetas fond-blanc à fleurs chinées cerise et vertes, ornée devant, en montant, de deux doubles petits volants découpés; le corsage ouvert bordé d'un double petit volant découpé; les manches assez larges du bas, ce qui s'appelle de forme *entonnoir*, bordées d'un volant découpé haut de dix centimètres environ, ayant en tête trois petits volants posés très-rapprochés les uns des autres, de manière à former une ruche plate. Sous cette robe-redingote, on met souvent une chemisette ouverte devant en cœur, mais s'approchant de façon à n'être ouverte que du haut : cette chemisette est brodée autour au plumetis et bordée d'un rang de dentelle. Des sous-manches ouvertes en tulle bordées de deux rangs de dentelle sont le complément ordinaire de cette toilette.

Les pardessus font fureur; il s'en fait encore en prévision des journées froides d'automne. Les plus élégants sont garnis de dentelle de Chantilly ou de dentelle de laine. Nous l'avons dit, et nous le répétons, la dentelle de laine est très-bien en garniture de mantelet et de pardessus, parce qu'elle est légère et ferme tout à la fois, et surtout très-riche de dessins.

Les belles pailles d'Italie dominant parmi les plus jolis chapeaux de la saison. Mademoiselle Lucile Laborde (1) pose sur les chapeaux des branches de volubilis blancs mêlés d'herbes en

fleurs, des touffes de grosses pensées mêlées de folies vertes, des branches de petits lis de fantaisie, des branches jardinières, fleurs mélangées, des touffes de clochettes bleues mêlées d'avoine de paille.

Nous citerons encore de cette bonne modiste :

— Des capotes en crêpe lisse bouillonné, chaque bouillonné séparé par un petit biais de taffetas, ornées seulement de fleurs sous la passe;

— Des capotes formées entièrement de petits volants de ruban alternés de biais de crêpe lisse;

— Des chapeaux de paille de riz ornés de branches de fleurs ou de marabouts mouchetés.

Pour la campagne, les chapeaux de paille mélangée paille et noir, paille et violet, ornés de rubans de velours et ruban de taffetas, ou de touffes de fleurs mélangées d'avoine de velours noir.

Il y a en ce moment comme une recrudescence en faveur des modes d'été.

On comprend, en effet, qu'il doive se préparer des costumes pour les Eaux, les petits et les grands voyages; aussi les ateliers de nos bonnes modistes ont repris toute leur activité. Jamais madame Dumoulin (1) n'a produit de corsets plus nombreux, plus variés dans leurs formes.

Meier (2), dans son genre non moins utile, prépare grand nombre de bottines, toutes en peau anglaise, qui préserveront les jambes de la poussière et de l'humidité des jardins, et des souliers pour les petits bals du soir, des pantoufles coquettes pour les négligés du matin.

Nous terminerons cet article par la description d'une des plus jolies toilettes de la saison remarquée à l'une des représentations de la pièce en vogue, *Giralda* :

— Chapeau de paille de riz orné de chaque côté par un marabout moucheté; le dessous de passe doublé de taffetas rose couvert de tulle blanc bouillonné avec petites clochettes roses et blanches. Robe de mousseline grenadine de soie fond-rose à quadrillés mille raies roses, blanches et cerise; la jupe garnie de trois volants diminuant progressivement de hauteur; le corsage froncé, ouvert devant en cœur, avec chemisette ouverte aussi du devant et ne dépassant la robe que de sa broderie, cette chemisette bordée d'une petite dentelle; manches larges du bas, ne dépassant le coude que de peu, bordé d'un volant à tête, avec sous-manches de tulle garnies de deux rangs de belle application de Bruxelles. Mantelet de taffetas blanc garni de deux hauts rangs d'application de Bruxelles, le dernier rang surmonté de sept rangs de petits galons froncés, ces galons couvrant presque entièrement le corps du mantelet.

LOMÉNIE DE V.

(1) Rue Basse-du-Rempart, 44.

(2) Rue Tronchet, 47.

(1) Rue Richelieu, 77.

Détails du Destin.

Chapeau de paille cousue orné de rubans. Robe de mousseline brodée au crochet, à corsage décolleté froncé et manches courtes avec canezou, pardessus en mousseline brodée au plumetis bordé de petite dentelle. Bracelets de velours fermés par une boucle d'acier.

Capote de crêpe lisse et petits volants de ruban de taffetas ; le crêpe lisse est un biais double qui forme petit volant.

Robe de taffetas chiné garnie de deux volants découpés à tête, pointe de dentelle de laine noire.

Nous sommes forcée d'ajourner la publication de notre feuille de patron jusqu'au premier numéro de septembre, à cause de la nouvelle loi sur le timbre. Nous espérons qu'à cette époque il sera reconnu que ces sortes de feuilles, ne payant pas de timbre avant la révolution de 1848, doivent, par le texte de la nouvelle loi, jouir du même privilège.

LE SACRAMENTO IRLANDAIS.

(SUITE ET FIN.)

L'ancien maître d'école ne se faisait point d'illusion sur l'amour subit de Mary pour sa personne.

« C'est ma nouvelle fortune, disait-il, qui l'a séduite. »

Cependant, comme il l'aimait beaucoup et tout à fait sérieusement, il prit un beau matin sa canne à pomme d'argent, sa belle perruque et son habit brun, et s'en fut à la demeure de Mary.

Celle-ci à son aspect ne put réprimer un malin sourire; elle s'attendait à cette visite et elle en avait deviné le but.

Donagho en entrant salua Mary avec le plus d'aplomb qu'il put, et s'assit ensuite devant elle sur l'escabeau qu'elle lui offrait. Alors il toussa trois fois, comme un orateur embarrassé qui cherche à se donner de l'assurance, et commença bravement la conversation par le point capital.

« Mary, dit-il, voulez-vous être ma femme? »

La jeune fille baissa le front et resta muette. Le jeune homme continua.

« J'aurai pour vous toutes les tendresses d'un amant et toutes les sollicitudes d'un père ; dites, voulez-vous? »

Mary cette fois encore ne répondit rien, mais la charmante rougeur qui colorait ses joues ne permettait pas un instant le doute sur ses dispositions favorables. Donagho voulait une réponse précise.

« Mary, reprit-il, un mot, je vous en prie, et rendez-moi le plus heureux des hommes ; voulez-vous de moi pour époux? »

A cette troisième interpellation, un oui timide et prononcé bien bas sortit enfin de la bouche de la jeune fille. Donagho n'en attendait pas davantage; il se précipita à ses pieds et couvrit sa main

de baisers. Qu'était devenue la sagesse du maître d'école?

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire adieu prudence.

« Doucement, s'écria Mary avec un tendre sourire, je consens à vous épouser, mais à une condition.

— Quelle qu'elle soit, j'y souscris.

— Prenez garde à l'engagement que vous prenez.

— Qu'importe, puisque je vous aime!

— Il faudra me le prouver.

— Que faut-il faire pour cela?

— Tout, si vous ne m'aimez pas; rien s'il est vrai que vous m'aimiez; souscrire à mes fantaisies, obéir à mes volontés, me faire partager toutes vos joies comme toutes vos peines.

— N'est-ce que cela?

— Et quelque chose encore.

— Quoi donc?

— Avoir en moi une confiance entière, et ne me cacher rien de ce que je voudrai savoir.

Le visage de Donagho se rembrunit, sa tête s'inclina vers sa poitrine, et il garda le silence. Une main légère qui vint se poser délicatement sur son épaule lui fit relever le front, et il vit alors la jolie tête de Mary, un sourire aux lèvres et un doux regard aux yeux, se pencher lentement vers lui. Toute résistance était inutile, Donagho fit la moitié du chemin et la promesse de mariage fut scellée.

A compter de ce jour, Donagho fut l'amoureux en titre de Mary Leahy, et l'on ne parla plus dans le village que de leur union prochaine.

IV.

Chaque jour l'ancien maître d'école arrondissait son avoir, chaque jour il faisait une acquisition nouvelle : s'il n'avait pas commerce avec le diable, il avait à coup sûr découvert la pierre philosophale.

Plusieurs fois déjà Mary avait essayé d'interroger Donagho sur la mystérieuse origine de sa fortune, mais elle l'avait toujours trouvé impénétrable. Enjoué, prévenant, aimable en toute occasion, il devenait tout à coup sombre, distrait, rêveur lorsque la jeune fille hasardait une question à ce sujet. Dieu sait pourtant quelles précautions elle y apportait! Dieu sait quelles douces cajoleries, quelles enivrantes caresses elle lui prodiguait pour lui arracher cet étrange secret. Mais plus elle faisait d'efforts, plus Donagho se tenait sur la défensive.

« Vous ne m'aimez pas, disait Mary.

— Je vous adore, répondait Donagho.

— Alors dites-moi le secret de votre fortune.

— Non, Mary, après notre mariage vous saurez tout. »

Alors Mary s'impatientait, frappait du pied; devenait boudeuse pendant deux ou trois jours. Mais, comme elle voyait que Donagho restait toujours inaccessible, elle s'ennuyait de ce rôle et finissait par reprendre son système d'avances et de cajoleries.

Vint enfin la veille du jour des noces.

« Puisque c'est demain qu'on nous marie, Donagho, dit la jeune fille, vous pouvez bien me confier votre secret aujourd'hui.

— Non, demain; qu'est-ce qu'un jour d'attente lorsque vous avez déjà si longtemps attendu ?

— Je veux le savoir aujourd'hui, ou bien je croirai que vous ne m'avez jamais aimée.

— Vous savez bien le contraire, méchante que vous êtes.

— Non, je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. Il me semble, à moi, que, si vous me demandiez quelque chose, je ne mettrais pas une pareille obstination à vous refuser.

— Mary, vous êtes injuste; toutes les fois que vous avez exprimé un désir, il a été accompli. Vous avez voulu des bijoux, je vous en ai donné; vous avez voulu de belles robes comme les dames d'Arklow, j'en ai fait venir.

— Pardon, s'écria Mary avec une larme perfide au coin de l'œil, pardon, je sais bien que vous m'aimez et que votre bonté égale la tyrannie de mes caprices, mais que voulez-vous, ce secret fait mon tourment, il me tue; et s'il me faut encore attendre jusqu'à demain pour le savoir, je suis capable de devenir folle, de me porter à quelque acte de désespoir, parce qu'il me semble qu'il doit y avoir là-dessous un mystère bien sombre pour que la veille de notre mariage, lorsque dans quelques heures nous serons unis pour jamais, vous gardiez le silence et refusiez de me dévoiler ce terrible secret.

— Ah! Mary, pourriez-vous croire!...

— Je ne crois rien, mais je crains tout. Ah! si vous m'aimiez comme je vous aime! »

Et la jeune fille se mit à pousser des sanglots. Donagho ne put résister plus longtemps.

« Après tout, se disait-il, ne sera-t-elle pas ma femme demain ? »

Prenant alors la main de Mary, il mit un genou en terre devant elle et l'attirant vers lui :

« Mary, lui dit-il avec un accent de tendresse capable de fendre un cœur de rocher, écoutez-moi, je vais vous confier, à vous, mais à vous seule, le mystère de ma fortune; surtout n'en ouvrez la bouche à personne, car cette richesse, qui va devenir la vôtre, peut être augmentée encore, peut doubler, tripler, centupler si vous gardez le silence; si, au contraire, vous parlez, nous resterons ce que nous sommes, de pauvres fermiers, faisant valoir une assez bonne ferme, voilà tout. »

Mary jura d'être muette comme la tombe.

« Eh bien! poursuivit l'ancien maître d'école,

sachez donc que j'ai découvert... une mine d'or.

— Une mine d'or! où cela?

— Je vous y conduirai demain... après notre mariage.

— Pourquoi pas tout de suite?

— A quoi bon? c'est trop loin et il est trop tard.

— Alors dites-moi seulement l'endroit, et je ne vous demanderai plus rien.

— Vous voyez cette montagne, fit Donagho en étendant son bras du côté du Levant; derrière coule un ruisseau fangeux; c'est sur les bords de ce ruisseau, dans le sable amoncelé sur ses rives, que j'ai trouvé l'opulence. Depuis un an j'ai passé toutes mes nuits à laver ce limon pour en retirer les parcelles d'or que j'amassais. C'est avec cela que j'ai acheté Bellinagore, et ces belles prairies, et ces beaux troupeaux qui les animent, et ces bijoux qui doivent parer votre front demain.

— Demain! » répétait tout bas Mary.

Mais le lendemain, quand Donagho envoya ses amis chercher sa fiancée pour la conduire à l'église, on la trouva au lit, malade, presque mourante. Elle refusa néanmoins d'accepter aucun secours et de prendre aucun remède; elle se contenta de demander que la noce fût remise à huitaine, afin d'avoir le temps de revenir à la santé. Donagho aimait trop Mary pour ne pas satisfaire tous ses désirs, et à plus forte raison lorsqu'ils lui paraissaient justifiés. La noce fut donc remise à huitaine, et, pour passer le temps sans doute, notre ancien maître d'école reprit ses promenades habituelles du côté de son Pactole.

V.

Bien que l'état de la malade ne présentât aucun caractère inquiétant, Mary resta deux jours sans vouloir permettre à Donagho de la voir.

« C'est encore un de ses caprices, dit le pauvre maître d'école; mais, patience! quand nous serons mariés, je l'environnerai de tant de soins, de tant de prévenances qu'elle finira par m'aimer. »

Et sur ce bienheureux espoir, maître Donagho s'en alla errer du côté de la source de ses trésors. C'était là sa consolation. Il rêvait encore aux moyens de satisfaire toutes les fantaisies de la belle coquette lorsqu'il arriva au fond de la vallée. Il lui sembla apercevoir de loin deux ombres qui descendaient par un autre sentier du côté de la rivière.

« Encore des importuns! » se dit-il.

Et déjà il songeait à rebrousser le chemin, lorsqu'un rire étrange vint frapper son oreille et le fixer au sol comme une statue. L'accent de ce rire lui était connu et il lui avait pénétré jusqu'au fond du cœur.

Cependant les deux ombres grandissaient à vue d'œil et elles s'avançaient toujours. Donagho fit un effort suprême pour se détacher du sentier

et se placer à l'abri des regards, derrière un buisson.

« Non, c'est impossible, disait-il; sans doute mes oreilles m'ont trompé. »

Il est dans la nature de l'homme de repousser jusqu'au dernier moment comme invraisemblable le fait qui doit briser ses espérances. Il faut bien cependant qu'il finisse par se rendre à l'évidence. Ainsi fit Donagho lorsqu'il vit passer à deux pas de lui Mary Leahy donnant la main à son rival Thomas. Les deux jeunes gens s'arrêtèrent sur le bord du ruisseau. Donagho était placé de manière à ne point perdre une parole de leur conversation.

« C'est ici, dit Mary, nous allons bien voir s'il m'a dit vrai. »

Thomas, armé d'un bâton ferré, se mit à fouiller le sol friable, et Mary, à genoux sur le sable, épiait du regard tout ce qui lui paraissait avoir l'éclat du métal. La recherche ne fut pas longue.

A peine Thomas avait-il remué quelques pouces de limon qu'une paillette brilla aux yeux de la jeune fille.

« Il a dit vrai! s'écria-t-elle; l'imbécile! »

L'exclamation était assez vive, mais il lui sembla que sa langue se glaçait dans sa bouche et que ses jambes allaient s'enfoncer dans le sable, lorsqu'en se relevant elle aperçut debout devant elle la figure calme et fière de Donagho.

Les bras croisés, le regard brillant comme une lame d'acier, un sourire dédaigneux sur les lèvres, cet homme semblait avoir cent coudées de haut et il écrasait sous le poids de sa supériorité la nouvelle Dalila.

« Oui, dit-il, imbécile, c'est bien dit, et c'est la première fois peut-être, Mary, que j'entends la vérité sortir de votre bouche. J'ai le droit de parler ainsi, car depuis deux mois vous ne m'avez pas dit un seul mot qui ne fût une fausseté, vous n'avez pas fait un seul geste qui ne fût un mensonge. Vous vous êtes cauteusement insinuée dans ma confiance pour me dérober un secret, et maintenant que vous l'avez découvert vous me trahissez... Ce n'est point cet or que je regrette, Mary, c'est votre action indigne; jamais je n'aurais pu croire que tant de perfidie pût se cacher sous des regards si doux. Mais qui donc vous avait donné le droit de douter de ma parole? Oui, c'est bien ici que se trouve mon trésor, c'est ici que je suis venu laborieusement amasser une fortune que je vous destinais; mais, puisque vous avez violé vos serments, cherchez cet or dont vous avez soif; mais vous ne le chercherez pas seule. Je vais au village et tout à l'heure vous serez cent sur cette rive à vous partager sans profit ce qui aurait pu faire utilement la fortune d'un seul. »

Mary était atterrée, et Thomas lui-même, tremblant sous la menace du maître d'école, semblait avoir perdu la force et son audace.

Donagho, d'un pas rapide, se rendit en effet au village, et après avoir fait réunir tous les habitants valides :

« Mes amis, leur dit-il, voulez-vous connaître la source de mes richesses? Suivez-moi, je vais vous la montrer. »

Le village tout entier suivit Donagho. Chemin faisant, celui-ci avait conté son aventure, qui avait bien vite volé de bouche en bouche. Tout le monde était indigné contre Mary Leahy, et le sentiment d'indignation s'échauffait dans la marche, ils voulaient jeter à la rivière la jeune fille et son complice, quand ils arrivèrent auprès d'eux; il fallut l'intervention de Donagho pour leur épargner le bain forcé; mais on ne fit grâce de l'exécution qu'à la condition que les deux coupables ne seraient point admis au partage du trésor. Cette nouvelle application du *sic vos non vobis* fut adoptée à l'unanimité.

Bientôt le bruit se répandit au loin qu'une mine d'or avait été découverte. Le gouvernement envoya ses ingénieurs pour vérifier le fait et en prendre possession au nom de l'État. Ces sables aurifères furent par la suite affermés à une compagnie qui les exploite encore de nos jours, mais soit que le filon ait été épuisé, soit qu'il n'eût jamais été d'une grande richesse, à l'heure où nous écrivons, la société concessionnaire couvre à peine les frais de cinquante ouvriers qu'elle y entretient.

Quant à Donagho, il vécut garçon et mourut de même, laissant sa fortune à tous ses anciens élèves. On lui a élevé dans le cimetière du village une belle tombe sur laquelle le passant peut lire son éloge, gravé de la main de son successeur, un bien savant homme aussi, mais qui n'était pas musicien.

ALPHONSE DE CALONNE.

OGLOU LE PIRATE.

Cette pyramide de maisons inégales et blanches, et dont la base est une ceinture crénelée par où sortent des canons à fleur d'eau; ces dômes blafards que coiffent des palmiers et des cigognes, comme autant d'aigrettes sur un turban; ces monuments sans croisées extérieures, espèce de maisons aveugles; cette plage sur laquelle se balancent quelques barques allongées, mais sans voiles déployées, sans rames, sans gouvernail; enfin cette ville et cette mer engourdies sous le soleil, c'est Alger.

Alger dord, le vaste nid de pirates; rien n'y décele la vie ni l'activité. Il est impossible d'admettre que c'est de là que partent des nuées de corsaires, avec leurs mille barques; que c'est là qu'ils retournent avec leurs captures; remorquant

à la suite les uns des autres et le brick français et le schooner anglais, la flûte hollandaise et la tartane sicilienne; le chebeck napolitain et le mistick sarde : non, ce n'est pas là Alger, la terreur des mers, l'effroi de la chrétienté.

Ce dernier mot nous dispense presque de dire que nous nous plaçons à cinquante ans environ de distance de notre époque; de notre époque où Alger est une ville européenne, presque une ville du second ordre : ayant des lanternes et un peuple, ce qui est le commencement de toute civilisation et de toute révolution; possédant des fontaines et pas d'eau, comme une ville de premier ordre; ayant enfin ce que nous n'avons pas — des bédouins; ce que n'a pas le désert, — un maire et un juge de paix.

Alger n'était pas comme cela il y a cinquante ans.

Il y a cinquante ans aussi, lorsqu'une voile française ou italienne blanchissait à l'horizon, ne fût-elle grande que comme l'aile d'un albatros, Alger, la vieille barbaresque, s'éveillait alors, frappait dans le creux de ses mains comme un sultan qui appelle ses esclaves, et hommes nus, rouges, noirs, cuivrés, armés ou sans armes, brandissant l'aviron ou la hache, femmes et enfants, tous coulaient sans bruit le long des maisons, le long des ravins, le long des plages, le long de leurs barques plates, et gagnaient la haute mer.

Le soir, Alger fumait et flamboyait comme un brasier; la population était de retour. Les captifs ramenés étaient trainés dans les chantiers du dey; les femmes captives passaient dans son sérail, avec leurs éventails ou leurs mantilles; et ensuite s'effectuait le partage du menu butin. A ceux-ci les belles toiles, à ceux-ci les draps moelleux, à ceux-ci les belles armes, les armes d'acier incrustées de nacre, les fusils à double coup, les pistolets si beaux à la ceinture, si fiers au poignet; à ceux-là l'or en barre ou l'or monnayé; à ceux-là les comestibles, le café, le sucre, le tabac, le vin, l'eau-de-vie; aux chefs le tonneau de riz, au soldat le sac, à la femme la mesure, à l'enfant la pincée. Le partage fait, Alger, ivre et repu, ivre de vin français, repu de comestibles anglais, dansait en rond et tournait, comme un derviche, dans la ville sans lanternes, et tournait jusqu'à ce qu'il tombât à terre.

Dans cet état d'abrutissement, Alger paraissait ne pas exister; c'est peut-être dans cet état que le surprit Barberousse; mais à coup sûr ce ne fut pas dans celui-là qu'il chassa Charles-Quint.

Je souhaite, et ceci de tout mon cœur, que la civilisation compte désormais autant de siècles de durée à Alger, que la barbarie en a compté; mais, moralité à part, c'est vraiment merveilleux, cette existence de mille ans et plus d'une ville,

d'un royaume adonné au pillage et où tout pille, depuis le dey qui vole en grand jusqu'au bédouin qui vole le dey; où le vol est un état normal comme ailleurs la police pour punir le vol. Et remarquez que cela n'empêche rien : on y voit un dey qui a des successeurs ou électifs ou héréditaires; on y trouve des lois, mauvaises sans doute, mais enfin sont-elles parfaites à Londres et à Paris? — des coutumes, une religion pompeuse, riche en prêtres, en mosquées, en fidèles. Cela n'empêche pas non plus les doux sentiments d'union de famille : le père y est vénéré par le fils que son frère plus jeune respecte; la mère y est bonne, la fille rougit de pudeur peut-être; enfin la sociabilité la plus complète s'y fait sentir malgré le brigandage et la rapine, droit public de ce royaume. Ceci donne à penser. Des empires civilisés s'éteignent; Alger reste debout durant mille ans. Question à résoudre : — *Des avantages de la barbarie* : Rousseau n'avait en vue que le sauvage quand il le faisait prévaloir avec tant d'éloquence sur l'homme civilisé; si Rousseau eût connu Alger! la piraterie!

Nous ne parlerons, nous qui sommes extrêmement civilisés, puisque nos compatriotes ont volé les voleurs, piraté les pirates, pris Alger aux Algériens, que de la physionomie tranchée et singulièrement exceptionnelle de ce peuple et de cette ville il y a un demi-siècle.

Chaque habitation, comme chaque habitant, portait alors la livrée bigarrée des vols européens : le turban du matelot, comme la babouche de la favorite du dey, avaient été également taillés, l'un dans l'étoffe et l'autre dans le cuir dévalisés sur la mer; l'industrie et le goût de la mise en œuvre résultaient encore de la baratterie; car tailleurs, cordonniers, chapeliers, maçons, étaient pris parmi les esclaves chrétiens que les frères de la Merci rachetaient quand la régence barbaresque n'attachait pas le rédempteur à la chaîne du rachat.

Bien original était l'emploi de cette foule d'objets volés qui n'étaient malheureusement pas accompagnés de la manière de s'en servir. Il arrivait souvent que le télescope trouvé parmi le butin remplissait l'office d'un verre à boire, et que l'octant du lieutenant de marine servait, au moyen de l'annexe de deux cordes, de guitare algérienne. Que de fois les drogues de la caisse de pharmacie dont chaque vaisseau est muni, transformées par une averse gloutonnerie en perfides confitures, ont porté le trouble dans les entrailles des pirates! Se figure-t-on de la manne dévorée en guise de dessert? On ne calcule pas le nombre d'emplois que le fer d'une broche a remplis, sans jamais atteindre au véritable; et combien de fois il a passé au travers du corps des condamnés, avant d'arriver à celui des canards et des poules, l'Algérien empalant beaucoup mieux qu'il ne rôtit. Que de chenets métamorphosés en sièges!

que de tire-bouchons demeurés sans destination raisonnable !

On sait l'histoire de ce navire capturé par les Algériens, et dont la cargaison consistait en bonnets rouges pour la Catalogne. Grand fut l'embarras des écumeurs lorsque, devenus possesseurs de ces coiffures, ils voulurent en faire une application utile. Dédoublés, ces bonnets n'offraient, comme tous les bonnets imaginables, que deux poches sans ouverture. Après les avoir retournés dans tous les sens, ils les ouvrirent par le milieu et essayèrent sans succès d'abord d'en faire des manches, mais c'étaient des manches sans corps ; ensuite des pantalons, mais ce n'étaient que des pantalons sans fond ; enfin ils tentèrent avec ces bonnets tous les usages imaginables, sans obtenir d'autre résultat que celui de les métamorphoser en bourse à tabac.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

*. On ne saurait trop honorer la persistance et la fixité dans les opinions, surtout dans un temps comme le nôtre, où ces qualités sont si rares.

L'homme auquel nous allons essayer de rendre justice n'a eu qu'une seule manière de voir dans toute sa longue vie, il est toujours resté dans le même camp, il n'a sacrifié ni à la fortune ni à la puissance ; homme de cantate et de conviction profonde, il a constamment adoré les mêmes dieux. Cet homme, je n'ai pas besoin de dire son nom, vous le connaissez, vous l'avez nommé d'avance, c'est M. Bignan.

Aujourd'hui M. Bignan a cinquante ans ; dès sa plus grande jeunesse il s'est placé à la tête du parti de la cantate qui a pendant longtemps contre-balancé l'influence du parti de la tragédie.

Nous venons d'apprendre que M. Bignan a été couronné cette année encore pour la cantate à mettre en musique par les élèves du Conservatoire. Le sujet était *Eginhard et Emma*.

On se rappelle que Eginhard, étant secrétaire particulier de l'empereur Charlemagne, eut la hardiesse, digne d'un page, de faire les yeux doux à la jeune Emma, fille du grand Karl. Naïve comme on l'est à son âge, Emma répondit au secrétaire particulier par des yeux à l'américaine. Eginhard enhardi lui demanda un rendez-vous, l'innocente Emma le lui accorda. Vous savez le reste pour peu que vous ayez vu *la Neige* à l'Opéra-Comique, ou, ce qui vaut mieux encore, *la Neige* au théâtre des Variétés ; je ne cache point que je préfère Odry à la musique de M. Auber, quoique cependant j'aime beaucoup M. Auber.

Ce sujet est, comme on le voit, très-difficile à traiter après M. Auber et après Odry. Il n'y a que deux Eginhards admissibles, Chollet et Odry ; à quelque hauteur que s'élève M. Bignan, il rencontrera toujours le nez d'Odry. Or, il n'est guère présumable qu'on puisse introduire le nez d'Odry dans une cantate ; les élèves du Conservatoire, d'ailleurs, ne parviendraient jamais à le mettre en musique.

M. Bignan n'a point reculé devant ces difficultés, et il a obtenu le prix. Ce n'est pas là ce qui cause notre étonnement et notre admiration.

C'est la persistance du noble écrivain à brûler l'encens poétique au pied des mêmes autels.

Les séductions n'ont cependant point manqué à M. Bignan.

Napoléon, qui se connaissait en hommes, dit un jour : Pourquoi Bignan ne fait-il point de tragédies ? Il me semble que ce genre lui conviendrait aussi bien qu'à Baour de Lancival et à Luce de Lormian.

Un tel mot sorti d'une telle bouche eût paru un ordre à tout autre qu'à M. Bignan. Lui n'y vit pas une raison suffisante d'abandonner la cantate. Napoléon ne le lui pardonna point. Je n'ai trouvé que deux hommes qui m'aient résisté, disait-il à Sainte-Hélène, Cambacères, qui n'a point voulu renoncer à la queue, et Bignan, qui n'a pas voulu renoncer à la cantate.

Sous la restauration, une veuve, jeune, riche et belle, comme il y en avait encore quelques-unes à cette époque, offrit sa fortune, son cœur et sa main à M. Bignan, à condition qu'il lui dédierait un volume de ballades. Il aimait mieux rester garçon.

Après 1830 il serait entré à l'Académie s'il n'avait point mis pour condition de son élection qu'il rédigerait son discours de réception en cantate.

C'est ce qui l'a empêché également d'accepter le mandat de ses concitoyens qui voulaient l'envoyer à l'assemblée nationale ; il ne voulait prononcer que des cantates à la tribune.

Une si belle persistance honore non-seulement M. Bignan, mais encore le pays qui l'a vu naître. Il ne faut pas désespérer d'une nation où l'on trouve de semblables caractères. Est-ce par hasard en Angleterre, en Russie, en Allemagne, en Italie, en Espagne qu'on trouverait des gens capables d'écrire une cantate intitulée *Eginhard et Emma* ?

Puissent ces quelques lignes tomber sous les yeux de M. Bignan et lui prouver qu'il y a encore des cœurs qui le comprennent !

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

M. Baroilhet restera à l'Opéra jusqu'au 4^{er} novembre, époque à laquelle commence son engagement de Madrid. Il créera, avant son départ, le rôle que lui a donné M. Auber dans *l'Enfant prodigue* et celui du barbier de Séville.

*. M. Ferdinand Dugué, auteur de *la Misère*, vient de faire recevoir au Théâtre-Français *Mathurin Régnier*, drame en cinq actes et en vers.

*. C'est par une pièce de M. Léon Gozlan qu'aura lieu la réouverture de la Porte-Saint-Martin. Tisserand, qu'on a si longtemps applaudi au Gymnase, jouera le principal rôle de cet ouvrage.

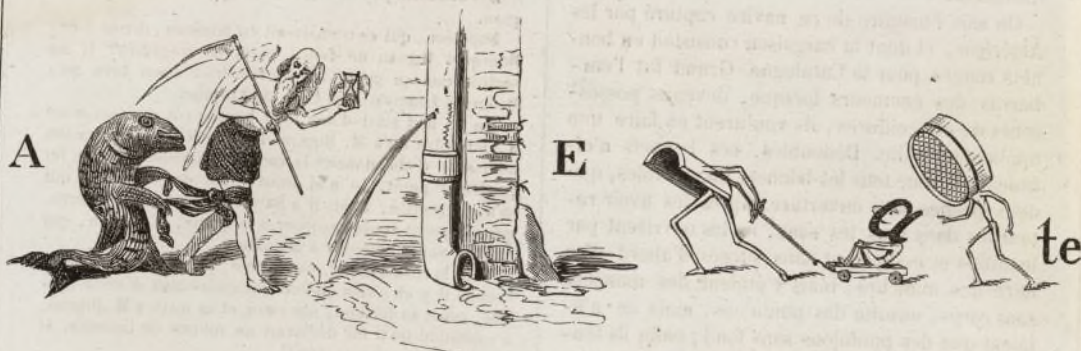
*. Le Vaudeville semble s'endormir sur le succès du *Chevalier de Saint-Georges*. Il répète cependant une pièce en un acte de M. Brisebarre pour Delannoy, René Luguet et madame Balagny.

— Le cirque du boulevard du Temple répète activement sa grande fêerie *le Sac à la malice*.

*. On annonce comme très-prochain le mariage de mademoiselle Darcier, actrice de l'Opéra-Comique, avec une personne d'un nom, d'une fortune et d'une honorabilité bien connus. Mademoiselle Darcier se retirerait du théâtre.

— Le théâtre de la Galté répète en ce moment une pièce nouvelle intitulée *Maryland*. Les auteurs de cet ouvrage, dont on dit le plus grand bien, sont MM. Anicet et Brisebarre.

RÉBUS ILLUSTRÉS.



Explication du dernier Rébus.

Linge et nue sur l'as N, haie sous van, la perche aune, lacs, plus, E grille hardes dans la coulisse.
L'ingénue sur la scène est souvent la personne la plus égrillarde dans la coulisse.

BOARDING HOUSE DE NEUILLY.

Locations au mois ou à terme, appartements et chambres, emplacement pour chevaux et voitures. — S'adresser à M Aubert, Vieille-Route, n° 40, à Neuilly, près Paris, en face la rue des Huissiers.

London illustrated news. Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C^{ie}, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 fr. 50. — Les abonnements partent du 1^{er} du mois.

Ameublements parisiens, très — magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

Le Coloriste de la Fleur. Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

Galerie de l'industrie parisienne. Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que pendules, candélabres, métiers à broder, machines, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.
S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 13 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Albums POUR LA Campagne. Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transportés qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.